Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Evgeny Kissin : « Mon seul critère est l’amour »

07.08.2013.



Photo © N. Sikorsky

On raconte beaucoup de choses sur Evgeny Kissin, comme sur toute célébrité. Certains créent des légendes et des mythes, d’autres les déconstruisent. Dans le cas d’Evgeny, personnalité non seulement connue mais aussi singulière, l’éventail des « diagnostics » est extrêmement large, allant de « un homme qui n’est pas de ce monde » à « une personne autiste ordinaire ». Comme souvent, ceux qui spéculent avec le plus d’assurance, dans les deux catégories, sont des personnes qui n’ont jamais parlé personnellement avec le musicien, et l’on ne sait donc pas sur quoi reposent leurs affirmations.

À mes yeux, la meilleure manière de libérer Evgeny Kissin de toutes les « images » qui l’entourent est de lui donner la parole. C’est précisément ce que j’ai fait la semaine dernière à Verbier, avec un immense plaisir, en présence de nombreux admirateurs du

pianiste et de simples curieux qui ont rempli le Chalet Orny jusqu'à la dernière place. (Nous avons demandé aux organisateurs de prévoir une salle plus grande la prochaine fois. Ils ont promis d'y remedier.) Alors, à vous la parole, Zhenya, Evgeny, Evgeny Igorevitch.

Evgeny, vous êtes venu pour la première fois à Verbier en 1994, lors de la toute première édition du festival. Comment cela s'est-il passé ? Qui vous a invité ?

Je me souviens parfaitement qu'en janvier 1994 j'ai donné un récital à Tel-Aviv, en Israël, au profit de la Fondation Arthur Rubinstein. J'étais ami avec le regretté fondateur et directeur de la Fondation, Jan Bystřický. Pendant mon séjour à Tel-Aviv, j'ai été contacté par le directeur de l'Orchestre philharmonique d'Israël, Avi Shoshani, qui était également à l'époque conseiller du directeur du Festival de Verbier. Il m'a parlé du festival et m'a invité à venir. C'est ainsi que cela s'est fait.

© N. Sikorsky

Quels souvenirs gardez-vous de cette première visite à Verbier ?

Je me souviens que notre famille avait été logée dans un chalet appartenant à Nastassja Kinski.

Pas mal ! Et qu'avez-vous joué alors, vous en souvenez-vous ?

Un récital. Laissez-moi réfléchir… Je crois que c'était le même programme que six mois plus tôt à Tel-Aviv : Schumann, Schubert, Chopin, Liszt.

Il existe une légende selon laquelle vous auriez commencé à jouer avant l'âge de deux ans : vous étiez assis dans votre parc, vous écoutiez votre sœur travailler, puis vous vous seriez approché du piano et auriez joué du Bach. Est-ce vrai ?

Presque.

Des détails, s'il vous plaît !

Il est possible que j'aie commencé à écouter ma sœur travailler avant même ma naissance. Elle a dix ans et demi de plus que moi. Durant les onze premiers mois de ma vie, je l'écoutais debout dans mon parc, et à onze mois j'ai chanté le sujet d'une fugue de Bach qu'elle travaillait alors.

Sans commentaire !

Ensuite j'ai commencé à chanter, d'oreille, tout ce que j'entendais de ma sœur, des disques que nous avions à la maison, de la radio. Lorsque j'ai été assez grand pour atteindre le clavier en me tenant debout, j'avais deux ans et deux mois. J'ai commencé à jouer d'oreille, d'abord avec un doigt, puis avec les dix. Voilà comment cela s'est passé.

Incroyable ! Mais sérieusement, vous possédez en effet une mémoire phénoménale. Vous mémorisez non seulement des partitions, mais aussi des poèmes, des lettres, des traités philosophiques entiers…

Je ne mémorise que ce que j'aime !

Bien sûr, mais tout de même !

Par exemple, en huitième ou neuvième année d'école, j'ai appris mon manuel de chimie par cœur pour obtenir la meilleure note. Le lendemain, j'avais tout oublié et je n'en ai pas retenu un seul mot.

Quelle mémoire sélective ! L'avez-vous développée ou est-ce un don naturel ?

Je n'ai jamais rien fait de particulier pour développer ma mémoire, mais je suis certain que certaines choses y contribuent. Bien sûr, c'est un don naturel, mais il est également vrai que plus nous mémorisons, plus nous développons notre mémoire, qu'il s'agisse de musique, de littérature ou d'autre chose.

Je suis sûre que vous vous souvenez parfaitement de votre première rencontre avec Anna Pavlovna Kantor, votre professeure de toujours. Vous aviez alors cinq ou six ans.

Oui, presque six. Une amie et collègue de ma mère, qui avait enseigné le piano pendant de nombreuses années dans une école de musique pour enfants, était mariée au célèbre pianiste et pédagogue moscovite Evgeny Lieberman. Ils me connaissaient tous les deux depuis ma naissance. Lorsque j'ai eu cinq ans, Lieberman a essayé de travailler avec moi, mais cela n'a rien donné parce que, comme il le disait lui-même, enseigner aux enfants n'était pas sa spécialité.

© N.Sikorsky

Il a alors parlé de moi à Anna Kantor. Elle était l'une des meilleures pédagogues pour enfants à Moscou, et il a organisé une rencontre sans en parler à mes parents, qui à cette époque ne souhaitaient pas que je devienne musicien. Ma sœur étudiant déjà la musique, ils savaient très bien combien ce travail était exigeant et pensaient que je ferais autre chose.

Par exemple ?

Ils pensaient que j'irais dans une école proche de chez nous où l'anglais était enseigné de manière intensive, cinq fois par semaine.

Donc, la rencontre avec Anna Pavlovna…

Oui, la rencontre a été organisée, et mes parents m'ont conduit à l'École de musique Gnessine. Je me souviens parfaitement que je portais une chemise à manches courtes ornée de petits chiens et de papillons sur fond rouge. Nous avons attendu un peu dans le couloir, puis Anna Pavlovna est apparue par la droite, toute vêtue de vert, la jambe gauche bandée. Elle l'avait cassée quelques mois plus tôt et la guérison était très longue.

Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé ensuite, mais Anna Pavlovna m'a raconté tant de fois que…

Quelle est sa version ?

J'ai commencé à jouer pour elle d'oreille, de mémoire. À l'époque, écouter de la musique et la reproduire étaient mes deux occupations préférées. J'ai joué la Ballade de Chopin, la Rhapsodie hongroise n° 12 de Liszt, celle même que j'ai interprétée ici il y a quelques jours,

des extraits de *Casse-Noisette* de Tchaïkovski. Puis ma mère a dit à Madame Kantor que j'aimais aussi improviser, jouer ma propre musique.

En effet, j'aimais, pour ainsi dire, décrire le monde qui m'entourait en musique. Anna Pavlovna m'a demandé de jouer une forêt sombre et le soleil se levant au-dessus, les oiseaux chantant, et ainsi de suite. J'ai joué. Elle m'a félicité et m'a demandé de recommencer, et j'ai répondu que je ne m'en souvenais pas. Elle ne m'a pas cru et m'a demandé si je pouvais jouer autrement sur cette même forêt sombre, pensant que je me répéterais. Au lieu de cela, j'ai joué quelque chose de complètement nouveau.

Elle a alors invité deux autres professeures. Elles m'ont écouté, et l'une d'elles, une femme très bienveillante qui enseignait le solfège, a dit à ma mère qu'il faudrait m'emmener chez un orthophoniste, car à cette époque personne, à part mes parents, ne comprenait un mot de ce que je disais.

Finalement, j'ai été admis à l'École Gnessine, où j'ai étudié pendant douze ans. Au fil de ces années, notre famille s'est beaucoup rapprochée d'Anna Kantor, qui n'a jamais eu de famille et a consacré toute sa vie à ses élèves.

Et depuis lors, vous ne vous êtes plus quittés, elle est devenue un membre de votre famille. Quel est son rôle aujourd'hui dans votre vie ?

Autrefois Anna Pavlovna voyageait beaucoup avec moi, mais malheureusement tout a une fin, elle a aujourd'hui quatre-vingt-dix ans. Après la mort de sa mère, Anna Pavlovna s'est installée avec sa meilleure amie, Elena Efrussi. Elles ont vécu ensemble pendant trente ans et, lorsque Elena Samoïlovna est elle aussi décédée, Anna Pavlovna est venue vivre chez nous. C'était il y a vingt-deux ans. Lorsque j'étais petit et que je me montrais paresseux dans mon travail, Elena Samoïlovna, l'amie plus âgée et plus sage, disait à Anna Pavlovna : « Ayez davantage confiance en lui ! »

Cela devrait encourager bien des parents ! Même vous étiez paresseux !

Vous savez, un grand talent n'aide pas toujours. Du moins, cela a été mon cas. Au cours des premières années de mes études, tout me venait si facilement que je ne ressentais tout simplement pas le besoin de travailler. Je m'exerçais vingt minutes par jour, et le reste du temps je jouais d'oreille pour mon propre plaisir.

Et cela ne comptait pas comme du travail ?

Bien sûr que non, ce n'était pas du travail. Et plus tard, lorsque Anna Pavlovna me demandait pendant un cours : « As-tu beaucoup travaillé ? », je répondais oui. « Combien de fois l'as-tu joué ? » « Deux fois ! »

Plus tard, lorsque j'étais déjà à la fin de mon adolescence, le célèbre critique moscovite Gennady Tsypin a écrit un article sur moi, publié dans la principale revue musicale, *Muzykalnaya zhizn*, puis repris dans son livre consacré aux pianistes russes de premier plan. Dans l'ensemble, son article était très positif, mais à la fin il formulait plusieurs remarques critiques à propos de mon jeu. Dans la version publiée en volume, il concluait à peu près dans cet esprit :

« On a l'impression que, jusqu'à présent, tout, dans le jeu pianistique de Kissin, lui est venu facilement. Parfois peut-être même trop facilement. D'où les forces et les faiblesses de son art. Aujourd'hui on voit surtout ce qui provient de son don naturel unique. Et c'est

merveilleux, bien sûr, mais seulement pour un temps. À l'avenir, quelque chose devra inévitablement changer. Quoi ? Comment ? Quand ? Tout dépend de cela. »

Et il est venu un moment où j'ai senti dans ma propre peau que, pour bien jouer, il faut travailler énormément.

Continuez-vous à consulter Anna Pavlovna ?

Lorsque je prépare un nouveau programme, je le joue pour elle.

Et comment préparez-vous un nouveau programme ? Qu'est-ce qui influence le choix d'une œuvre ou d'une autre ?

Mon seul critère est l'amour. Heureusement, le répertoire pianistique est immense, et je ne peux qu'espérer vivre assez longtemps pour jouer tout ce que je souhaite jouer, et au niveau auquel je souhaite le faire. Je choisis d'abord ce que je veux jouer, et ce n'est qu'ensuite que je réfléchis aux œuvres qui, et dans quel ordre, s'associeront le mieux entre elles. Il m'arrive de revenir à des œuvres plus anciennes de mon répertoire, mais le plus souvent je cherche à le renouveler, parce qu'il y a tant d'œuvres que j'aimerais jouer.

Vous avez quitté l'Union soviétique en 1991. Si je ne me trompe pas, l'une des raisons était que le ministre de la Défense de l'époque voulait vous faire incorporer dans l'armée…

Ce n'était pas la raison de mon départ, mais la raison pour laquelle, pendant cinq ans et demi, je ne me suis pas produit en Russie. Je ne sais rien à propos du ministre, peut-être cela venait-il d'échelons inférieurs. À cette époque, tous les hommes devaient faire leur service militaire à dix-huit ans. Lorsque je me suis approché de cet âge, plusieurs musiciens connus ont écrit aux autorités compétentes pour demander qu'un sursis me soit accordé afin de poursuivre mes études.

J'ai quitté la Russie à la fin de 1991 et, en février 1992, au tout début de ce qu'on appelait alors la nouvelle Russie démocratique, j'ai reçu un ordre d'incorporation, que nos voisins ont trouvé dans la boîte aux lettres. Il portait le cachet : « Sursis révoqué ».

Voilà pour la nouvelle Russie…

J'ai essayé de faire quelque chose, car je voulais énormément me produire dans mon pays natal. À un moment donné, mon nom a été ajouté à une liste de jeunes artistes particulièrement talentueux bénéficiant d'un sursis du service militaire. Mais ensuite, de nouveaux ordres d'incorporation ont commencé à arriver à notre adresse, alors même que le sursis n'avait pas encore expiré. Je pense que les fonctionnaires attendaient simplement un pot-de-vin.

Plus tard, j'ai reçu la plus haute distinction russe dans le domaine des arts. Les organisateurs ont demandé au gouvernement de m'autoriser à venir en Russie pour la recevoir et donner quelques récitals. La seule chose qu'ils ont obtenue fut un sursis d'un an. Les responsables du ministère de la Défense expliquaient qu'ils seraient heureux de m'exempter définitivement du service militaire, mais que la législation ne le permettait pas.

© Aline Paley

Finalement, une cérémonie spéciale du Prix Triumph a été organisée en mon honneur à l'été 1997. Le ministre de la Défense y a été invité. J'ai prononcé un long discours dans lequel j'ai mentionné le sursis d'un an que j'avais reçu peu auparavant. Toute la salle a éclaté de rire, et toutes les caméras de télévision se sont tournées vers le ministre, qui souriait timidement. Après la cérémonie, beaucoup de personnes se sont approchées de lui en disant : « N'avez-vous pas honte ! Ne pouvez-vous vraiment pas le libérer une bonne fois pour toutes ? » Ce à quoi il a répondu en riant : « Donnez-lui encore un prix, et nous lui donnerons encore un sursis. »

La plupart des musiciens de votre niveau travaillent avec une grande agence qui gère leurs affaires. Vous, en revanche, préférez avoir différents agents selon les pays. Pourquoi ?

Pour la même raison, et je ne viens de m'en rendre compte qu'à l'instant, que je préfère jouer en solo plutôt qu'avec un orchestre ou en musique de chambre. J'aime garder les choses en main. C'est plus simple ainsi.

La littérature occupe une place très importante dans votre vie…

Comme dans la vie de la Russie tout entière ! Comme l'a écrit Pouchkine : « En Russie, le poète est plus qu'un poète. »

Ici, à Verbier, le public a pu vous entendre déclamer dans différentes langues. Comment trouvez-vous le temps de lire et que lisez-vous en ce moment ?

Je lis à chaque moment libre, parfois au détriment de ma santé. Par exemple, hier, en rentrant du dîner, j'ai commencé à lire le roman de Viktor Astafiev *Le Détective triste*, écrit dans les années 1980, dont je n'avais jusque-là lu que des extraits. Et j'ai lu jusqu'à quatre heures du matin. Un écrivain très talentueux, comme je l'ai compris hier soir, mais un homme très désagréable aux idées racistes.

La politique occupe également une place croissante dans votre vie.

Je n'ai commencé à m'exprimer publiquement que récemment, mais je m'intéresse à la politique depuis ma jeunesse. Ou plutôt à certains aspects de la politique. Gustav Mahler était irrité par les personnes, y compris des musiciens, qui disaient que telle ou telle chose ne les concernait pas. Et il déclarait fièrement que tout le concernait, lui, Gustav Mahler. Sans me comparer à qui que ce soit, je ne peux pas, moi non plus, rester indifférent aux divers problèmes de notre planète, qui devient de plus en plus petite. Même si, malheureusement, je ne peux faire que très peu pour aider. Peut-être même rien du tout.

En revanche, je ne me suis jamais intéressé aux intrigues politiques, à toutes ces histoires sordides qui accompagnent inévitablement la politique. Mais comme vous, j'ai grandi en Russie à une époque très intéressante, une époque de grands changements. J'ai suivi les transformations qui se produisaient, des transformations inimaginables pour moi et pour les personnes de mon entourage. Cependant, j'ai toujours été conscient que nombre de figures créatrices du XXe siècle se sont retrouvées du mauvais côté. Certains, comme Ezra Pound, Knut Hamsun ou Walter Gieseking, ont soutenu les nazis. D'autres, comme Theodore Dreiser, Heinrich Mann, Leon Feuchtwanger et bien d'autres, ont sympathisé avec le communisme.

Certains l'ont ensuite regretté, Feuchtwanger par exemple.

C’est vrai. Je peux sans doute comprendre les raisons de ce phénomène : les natures créatrices sont enclines à l’idéalisation. Mais j’ai toujours su aussi que les personnalités connues, y compris les artistes, portent une lourde responsabilité. Elles doivent s’exprimer avec prudence sur les questions politiques et sociales, précisément en raison de leur notoriété. C’est pourquoi j’ai longtemps évité de prendre la parole publiquement sur des sujets politiques.

Pensez-vous qu’un être humain ait toujours le choix ? Même dans une société totalitaire?

Cela dépend de ce qu’une personne est prête à risquer. S’il s’agit de sa propre vie, alors oui. Personnellement, je risquerais sans doute ma vie pour en sauver une autre dans des circonstances exceptionnelles. Mais, pour être honnête, si je vivais dans la forme la plus brutale d’un régime totalitaire, je ne risquerais pas ma vie pour autre chose.

Il y a quelques années, vous avez appris seul le yiddish, commencé à lire dans cette langue et même organisé des soirées littéraires. Pourquoi ?

Dans mon enfance, je passais mes étés chez mes grands-parents maternels, dans leur datcha située à une cinquantaine de kilomètres de Moscou. Ils parlaient souvent yiddish. Récemment, j’ai écrit un poème à ce sujet, également en yiddish. Il sera bientôt publié sur l’un des blogs du journal *Forverts*, qui paraît à New York en yiddish, sous la direction du merveilleux écrivain Boris Sandler, dont je suis devenu très proche il y a plusieurs années.

Dans mon enfance, j’ai appris quelques mots de yiddish, et depuis une nostalgie de cette langue est restée en moi.

Lorsque les changements ont commencé en URSS, ceux dont je parlais plus tôt, ils ont également touché les mouvements nationaux dans tout le pays. Ce sont précisément ces mouvements qui ont conduit non seulement à la chute du régime, mais aussi à celle de tout l’empire. À cette époque, j’avais des amis en Géorgie et en Arménie. J’ai toujours aimé ces pays, leurs peuples et leur culture. À un certain moment, j’ai eu honte que mes amis connaissent la langue de leur peuple et que moi je ne connaisse pas la mienne.

Il faut rappeler que, même à l’époque soviétique, la Géorgie était la république où les Juifs étaient traités avec le plus de tolérance, et que, dans les années 1990, elle est devenue le premier pays où l’hébreu a commencé à être enseigné ouvertement. En URSS, c’était la seule langue officiellement interdite car depuis le début des années 1920 elle était considérée comme la langue de groupes religieux réactionnaires. Ou plutôt, elle était enseignée dans certains établissements spécialisés, mais les Juifs n’y étaient pas admis.

Mes amis géorgiens disaient donc : nous apprendrons l’hébreu, puis nous te l’enseignerons. C’était drôle… et honteux.

Pourquoi avez-vous décidé d’apprendre le yiddish plutôt que l’hébreu ?

À cause de souvenirs d’enfance.

Vous avez reçu de nombreuses distinctions dans différents pays. Certaines vous sont-elles particulièrement chères ?

Le Prix Triumph de 1997, dont j’ai déjà parlé. Non seulement parce qu’il est décerné aux meilleurs représentants de la culture russe, mais aussi parce que ce fut un événement

particulier. Habituellement, les cérémonies ont lieu à Noël orthodoxe et les résultats sont annoncés environ un mois à l'avance. Lorsque j'ai appris que j'étais lauréat, j'ai compris qu'en raison d'un enregistrement à Londres avec James Levine je ne pourrais pas être présent. On a donc organisé une cérémonie séparée en mon honneur, et c'est là que j'ai rencontré pour la première fois des collègues remarquables, lauréats du prix ou membres du jury. C'était ma première visite en Russie après plus de cinq ans d'absence.

La seconde distinction qui m'est très chère est le doctorat honoris causa de l'Université hébraïque de Jérusalem. Ce fut également un moment particulier de ma vie.

La vie n'est ni noire ni blanche. L'histoire du peuple juif est riche et complexe, et par conséquent la plupart, sinon tous, les Juifs nés et vivant en dehors d'Israël ne peuvent qu'avoir une « double identité ». Dans mon cas, russe et juive. C'est-à-dire, bien sûr, un sentiment d'appartenance à la Russie, le pays où je suis né et où j'ai grandi, dont j'ai absorbé la culture avec le lait de ma mère, et à Israël, ma patrie historique, le pays de mon peuple. Je n'ai aucun regret à ce sujet. Bien au contraire, cela enrichit mon existence.

Vous avez des passeports russe et britannique ainsi que des appartements dans plusieurs pays. Où vous sentez-vous chez vous ?

Malheureusement, nulle part. Lorsque je suis à Moscou, je sens naturellement que c'est ma ville natale. Mais elle a tellement changé au cours de ces presque vingt-deux années que je ne peux pas véritablement m'y sentir chez moi. Dans mon cas, la notion de foyer ne s'applique à aucune ville ni à aucun pays. Bien sûr, je ressens un lien très fort avec Jérusalem, mais là encore je ne m'y sens pas chez moi. Mon rêve est de mourir à Moscou et d'être enterré à Jérusalem. La dernière chose que j'aimerais voir avant de mourir est la cour de l'immeuble où j'ai grandi.

Ne nous pressons pas ! À cause d'une mycose au doigt, vous avez annulé votre dernière apparition au Festival de Verbier et nous avons été privés d'un événement historique, votre premier concert commun avec Maxim Vengerov. Comment se fait-il que, vous connaissant depuis tant d'années, vous n'ayez jamais joué ensemble ?

Vous savez, j'ai récemment compris que certains moments dans la vie d'un musicien, et même dans celle de toute personne créatrice, paraissent bien plus mystérieux de l'extérieur qu'ils ne le sont en réalité. Pourquoi n'ai-je jamais joué avec Maxim Vengerov ? Il n'y a pas de raison particulière, cela ne s'est tout simplement pas produit.

Il y a donc encore de l'espoir ?

Bien sûr. Nous avons déjà échangé plusieurs courriels et décidé que nous étions arrivés à un moment de notre vie où nous pouvions créer quelque chose de bon ensemble. Nous nous sommes rencontrés lorsque Maxim avait douze ans et moi quatorze, et nous avons toujours admiré le jeu l'un de l'autre. Nous prévoyons donc quelque chose pour la saison 2015–2016. Pas à Verbier, mais des concerts aux États-Unis et dans plusieurs villes européennes. Peut-être aussi un trio avec Misha Maisky et Alexander Knyazev, qui s'est déjà produit deux fois à Verbier, a étudié dans la même école que moi et que j'ai toujours admiré.

Qu'est-ce qui continue à vous attirer à Verbier, sachant que, en vingt ans d'existence du festival, vous n'avez manqué que deux éditions ?

Chaque fois que la voiture qui amène ma famille depuis l'aéroport de Genève ou depuis la gare s'arrête ici, et que nous ouvrons la portière pour sortir, je ne peux m'empêcher de penser avec admiration : quel air pur ! Comme nulle part ailleurs dans le monde ! Et bien sûr, le merveilleux Martin Engstroem a immédiatement compris, et l'a mentionné dans l'une de ses interviews lors de la deuxième édition du festival, qu'il avait trouvé quelque chose qui correspondait aux besoins des musiciens.

Nous pouvons tous rester ici plus longtemps que d'habitude, dix jours ou davantage. Nous pouvons venir avec nos familles, séjourner non pas à l'hôtel mais dans des appartements ou des chalets privés, combiner travail et repos. À cela s'ajoutent la beauté des lieux et l'air frais. Et, bien sûr, la compagnie les uns des autres, la possibilité de jouer de la musique de chambre ensemble. C'est ici, d'ailleurs, que j'ai pour la première fois joué de la musique de chambre avec certains collègues remarquables, par exemple James Levine. Et parfois cette première expérience est restée la seule, comme avec Isaac Stern ou Thomas Quasthoff. Tout cela nous attire énormément, c'est pourquoi de nombreux musiciens viennent ici sinon chaque année, du moins régulièrement.

Il règne ici une atmosphère familiale, ce que l'on ne peut pas dire du prestigieux et célèbre Festival de Salzbourg. C'est un festival très prestigieux, auquel je participe avec plaisir, mais il a acquis une réputation quelque peu snob, il suffit de comparer la manière dont le public s'y présente.

En écoutant vos interprétations en concert ou vos enregistrements, on sent à quel point vous ressentez la musique…

Il existe différentes manières d'interpréter : plus émotionnelles, plus intellectuelles. Les deux ont le droit d'exister, mais il est impossible d'interpréter la musique sans la ressentir. J'ai commencé à jouer à deux ans et deux mois parce que j'avais naturellement le sens de la musique et que je voulais le partager.

Vous savez, on me demande depuis longtemps qui j'aurais été si je n'étais pas devenu musicien. Au début, je ne trouvais pas de réponse, car je ne pouvais pas admettre une telle possibilité. Puis on me l'a demandé encore plusieurs fois et, en y réfléchissant, je suis parvenu à une conclusion qui vous surprendra peut-être. J'ai décidé que, si je n'étais pas devenu musicien, je serais devenu guide touristique ou journaliste indépendant. Et en y réfléchissant encore, j'ai compris pourquoi, j'ai compris ce qui unit ces trois professions. Toutes, le musicien, le guide et le journaliste indépendant, partagent avec les autres ce qu'ils aiment, ce qui leur est cher. En y réfléchissant encore, j'ai compris pourquoi, dès mon plus jeune âge, j'aimais tant jouer devant un public : j'ai toujours eu en moi le besoin de partager avec les autres ce que j'aime, autrement dit de partager mes sentiments. Pour la même raison, comme passe-temps, j'aime tant déclamer des poèmes.

Vous avez dit que, dans votre enfance, vous composiez de la musique. Continuez-vous à le faire ? Assisterons-nous un jour à un concert intitulé « Kissin joue Kissin » ?

En effet, ayant commencé à jouer d'oreille, j'ai immédiatement commencé à improviser ma propre musique. Lorsque j'ai appris à lire la musique, j'ai commencé à la noter. Chaque fois que j'apprenais quelque chose de nouveau, je l'appliquais aussitôt dans ma musique. Lors de mon premier concert public, j'avais sept ans, j'ai interprété quatre de mes propres compositions. Sur l'affiche de notre concert scolaire dans la Grande Salle figurait : « Kissin. Quatre pièces. Interprétées par l'auteur. » Je me souviens qu'après avoir joué, je suis sorti

dans la salle et, en passant entre les rangées, j'ai entendu une voix d'homme dire : « Le voilà, l'auteur. » Je vous rappelle que j'avais sept ans et que j'étais très petit.

Par la suite, j'ai essayé d'écrire pour d'autres instruments. Ils m'ont toujours intéressé, j'adore lire à leur sujet. J'ai tenté de composer dans différents styles. Puis est venu un moment où je ne savais tout simplement plus quoi faire, et cela a coïncidé avec le début de mon activité concertante intense. Il m'est apparu clairement que ce que je fais au piano a bien plus de valeur que tout ce que je pourrais composer.

Vous savez, Sergueï Prokofiev était un excellent pianiste, mais lorsque quelqu'un lui a proposé de donner un concert de ses propres œuvres, il a répondu : « Oui, mais cela me coûterait une demi-sonate. » Dans mon cas, c'est l'inverse. C'est pourquoi je refuse toujours de siéger dans les jurys de concours, ces deux semaines peuvent être utilisées de manière plus utile.

Que ressentez-vous après un concert, lorsque vous avez déjà donné tant de votre âme et que le public en demande encore et encore, et que vous voyez devant vous cette sombre masse applaudissante ?

Tout d'abord, ce n'est pas une masse noire. Ce sont des personnes pour lesquelles je fais ce à quoi j'ai consacré ma vie. Lorsque le programme s'achève et que le public en redemande, ce sont les moments les plus heureux de ma vie. Une fois, au début des années 1990, j'ai joué à Berlin un programme Chopin, et le public ne m'a pas laissé partir avant que j'aie donné huit bis. Je me suis alors adressé au public dans mon mauvais allemand, ce que je ne fais jamais, pour dire : « Merci infiniment, vous n'imaginez pas à quel point je suis heureux en ce moment ! »

Lorsque le programme s'achève et que le public en redemande, ce sont les moments les plus heureux de ma vie. Et une fois ce fut encore mieux. Dans la magnifique ville ancienne de Bologne, au milieu de ma tournée italienne, je me souviens avec un peu de honte que je suis monté sur scène sans être très inspiré. Mais le concert s'est bien déroulé. Après avoir donné les quatre bis prévus, j'ai commencé à jouer de mémoire, et les auditeurs en demandaient toujours davantage. Après minuit, un pompier est monté sur scène et a dit : « Ça suffit ! C'est un bâtiment municipal, je ferme ! » À ce moment-là, j'avais déjà joué treize bis, et cette heure où je jouais de mémoire fut l'une des plus heureuses de ma vie, j'étais, comme on dit en russe, au septième ciel.


© N. Sikorsky
Evgeny Kissin
musiciens russes en Suisse

Source URL: *http://www.rusaccent.ch/blogpost/evgeny-kissin-mon-seul-critere-est-lamour*